



Les algorithmes et automates de gestion ont pris le pouvoir sur les humains dans les salles de marché. Photo Shutterstock

Pourquoi il faut repenser la nouvelle économie

Des supercherries du site de rencontre Ashley Madison aux manipulations de Google, des cyberattaques au gigantesque « flash crash » de cet été en Chine, l'extrême vulnérabilité de l'économie « ubérisée » éclate au grand jour.

LA
CHRONIQUE
d'Edouard
Tétéreau



Life is short. Have an affair. » Avec cette promesse simple et de bon goût, l'entreprise Ashley Madison espérait bien devenir le leader mondial des sites de rencontres extraconjugales. Elle avait quelques arguments pour plaire : 37 millions d'abonnés. 115 millions de dollars de revenus en 2014 (+45 % sur un an). Une ambition mondiale (site en 30 langues) en phase avec l'économie du XXI^e siècle, où l'adultère, telle une application Uber, passe facilement les frontières.

Et puis crac. Au beau milieu de l'été, quelques jours avant l'autre grand krach – celui de la Chine –, un grain de sable vint enrayer cette belle mécanique. Un groupe de hackers amateurs, Impact Team, mit fin au conte à dormir debout que fut Ashley Madison.

Le site fut donc piraté. L'identité de ses 37 millions d'utilisateurs dévoilée. Et son fondateur licencié, en attendant la fermeture d'une entreprise croulant déjà sous les procès. Apôtre de l'infidélité, Ashley Madison se révéla incapable de tenir la moindre promesse, notamment celle de la parité ! Grâce au travail efficace des hackers et aux calculs d'Annalee Newitz (Gizmodo), l'on découvrit que les 37 millions d'utilisateurs ne comptaient que 11 millions d'êtres humains actifs – les autres étant des robots ou des faux comptes. Et, sur ces 11 millions, seulement 1 personne sur 1.000 était une femme. « Remboursez ! » diront les uns, mezza voce. « On en était sûres ! » répondront les autres, n'espérant plus grand-chose du genre masculin dans ce registre-là.

Au-delà de ce comique d'Uber-boulevard, une interrogation un peu plus sérieuse émerge : est-ce donc cela, l'économie numérique de ce début de XXI^e siècle ? Une économie de carton-pâte, qu'une petite bourrasque (un groupe de hackers, ou un hacker solitaire) peut mettre par terre ? Une économie où les fausses identités (comp-

tes, profils) et les fausses informations pullulent, exploitées par des robots et algorithmes plus ou moins maîtrisés par les êtres humains ? Une économie où l'on confie, d'un clic ou passivement, ses données les plus personnelles en espérant qu'elles ne finiront pas dans les mauvaises mains ?

Pour couper court à cette vague montante d'interrogations, les arguments des défenseurs de l'« Uber-économie » soulignent qu'Ashley Madison n'était qu'une triste exception. « Les organisations sérieuses, sophistiquées, ne manipulent pas leurs clients, et protègent jalousement leurs données. »

Ah bon ? Quid des manipulations de résultats de recherche de Google, identifiées par la FTC américaine et instruites par la Commission européenne ? Ou de la dernière cyberattaque chinoise contre l'administration américaine ayant mis au jour les données personnelles et identités de 21 millions de fonctionnaires américains, espions inclus ? Sans compter que, ces derniers mois, 40 millions de clients du distributeur américain Target, 76 millions de comptes du groupe bancaire JPMorgan Chase, 80 millions d'assurés du groupe Anthem se sont fait dévaliser leurs données personnelles, bancaires et de santé ?

Nous voyons arriver une économie de carton-pâte que le moindre hacker peut pulvériser.

Il faut revoir de fond en comble un modèle en passe de devenir trop hostile à l'être humain.

L'efficacité des services de la nouvelle économie nous fait fermer les yeux sur leur extrême vulnérabilité, illustrée de façon spectaculaire à la fin de l'été avec le krach boursier chinois – et mondial –, et le rebond qui a suivi.

En faisant un sondage informel d'opérateurs des marchés de devises et d'actions américaines et asiatiques, j'ai pu faire ce constat : en cette fin d'été, les algorithmes et automates de gestion ont

pris le pouvoir sur les humains dans les salles de marché. Les amplitudes alors constatées – en particulier sur l'euro-dollar et les plus grandes valeurs américaines (Dow Jones 30) et chinoises –, à la baisse comme à la hausse, n'avaient plus rien à voir avec des décisions humaines,

De la même façon que les robots-tuteurs vont investir les champs de bataille du XXI^e siècle, ce sont désormais les « robo-advisors » qui pilotent les marchés, proposant des stratégies de placement d'autant plus intéressantes économiquement qu'elles s'affranchissent de la présence coûteuse et des résultats aléatoires des êtres humains qui font encore ce métier. Avant 2020, dixit AT Kearney, plus de 2.000 milliards de dollars seront gérés par ces « robo-advisors ».

Des supercherries d'Ashley Madison aux manipulations de Google, aux cyberattaques et au gigantesque « flash crash » de cet été, les contours de la nouvelle économie du XXI^e siècle se dessinent clairement. Une « Uber-économie » incroyablement vulnérable et fragile, déplaçant valeurs et richesses à la vitesse de l'éclair, avec des êtres humains confinés à la périphérie.

Travis Kalanick, le PDG d'Uber, qui consacre 80 % de ses investissements R&D au pilotage automatique, disait à une conférence en mai 2014 : « Si Uber reste si cher, c'est parce que vous payez pour l'autre type dans la voiture. » (« The reason Uber could be expensive is [...] you're paying for the other dude in the car. ») Qu'est-ce que l'on va faire de tous ces « other dude » ? Des algorithmes ?

Jusqu'à-là, la réponse des théoriciens béats de l'économie numérique tient en trois syllabes : Schumpeter. Vive la destruction créatrice ! Plus l'économie numérique détruira d'emplois, plus l'avenir sera radieux. Le moment est venu de repenser, de fond en comble, les fondamentaux d'une nouvelle économie devenue beaucoup trop hostile aux êtres humains. Qui aura le courage de s'y atteler et de proposer quelque chose aux antipodes de l'école de Schumpeter, ce théoricien du XIX^e siècle qui, entre autres destructions, mit en faillite une banque ?

Edouard Tétéreau est associé-gérant de Mediafin.